

Nul ne nie plus, aujourd'hui, l'importance de la révision des valeurs plastiques.  
Jamais, peut-être, l'artiste ne fut ébranlé aussi profondément dans ses moyens: affectivité, intellect.  
Des conflits sociaux d'une importance considérable ajoutent à la confusion et à la perplexité des esprits.  
Néanmoins, poussés par leur élan, les aînés continuent à produire des œuvres importantes qui sont un exemple et une leçon.

Mais les jeunes?

Plusieurs d'entre eux ne donnent-ils pas le spectacle d'une profonde détresse?

Faute d'action propre et de confiance, ils s'accrochent, en parasites, aux trouvailles d'autrefois.

De la leçon de formes reçue de leurs maîtres, de leurs produits purs, que vont-ils faire?

Que vont-ils jouer sur ce clavier?

C'est la raison d'être de cette enquête ...

Emporté par la poussée générale du XIXe et du début du XXe siècle, l'art d'hier et d'aujourd'hui s'est considérablement préoccupé de plastique.

Ne serait-il pas temps d'intégrer la forme dans le fond, suivant l'exemple de la science qui commence déjà à élargir le concept du monde en intégrant petit à petit l'expérience scientifique dans la pensée?

Cette intégration permettrait à l'art de se libérer des restrictions qu'il s'est imposées à un moment de grand péril.

Le fond avec lequel la forme doit composer, n'est-ce pas celui de l'homme même, qui a créé l'œuvre: son attitude à l'égard des choses, son individualité organisée, avec ses élans, ses actions, ses réactions au contact du réel, les éclairs et les lacunes de son esprit, sa capacité d'expression proportionnée à son pouvoir d'aspiration et d'expiration, l'efficacité de son expression conditionnée par le nombre et la rapidité de ses réflexes, l'opportunité de son action déterminée par la plus ou moins grande nécessité chez lui de se décharger de ses impressions.

Cette humanité de l'artiste n'a rien à voir avec néo-humanisme d'aujourd'hui. Humain, dans ce sens, veut dire commun. Nous n'attendons rien de bon de cette humanité, mais nous comptons beaucoup sur une humanité très complète, où les sentiments, les inquiétudes, les drames, les émotions, les contraintes, les conflits des instincts se trouvent condensés.

Sous l'influence des nouvelles conditions sociales qui sapent les vieilles assises, on soutient que l'art devrait se rendre limpide pour que s'y glisse le regard de la multitude.

Croyez-vous celle-ci à même d'approfondir l'action dramatique qui fait passer l'artiste du monde visible au songe? Est-il permis au créateur de conditionner son effort d'après les possibilités spirituelles de la multitude, ou doit-il, au contraire, étendre sa pensée à l'extrême, la rendre multiple, afin qu'elle puisse exercer sur les spectateurs sa force d'attraction et les élever, selon leurs capacités, à une compréhension plus approfondie du monde visible? N'est-ce pas là le moyen, pour l'artiste, non pas de s'isoler de son temps, de travailler en clerc dans sa tour d'ivoire, mais de se plonger dans son temps, de le vivifier, de lui ouvrir des perspectives d'avenir?

En intensifiant ses moyens spirituels et techniques, ne travaille-t-il pas pour la collectivité? De l'action qu'il exercera sur elle, n'émanera-t-il pas une force d'amitié ou de résistance suffisante pour provoquer en lui une exhaustion de ses facultés et, dans la multitude, des redressements successifs?

L'art, émanation du génie, ne fait-il pas la force d'un peuple, et l'artiste ne devient-il pas, en retour, le délégué de cette force?

N'a-t-on pas, de nos jours, exagérément oublié le monde ambiant? Ne doit-on pas regarder davantage ce monde, s'inquiéter un peu plus de ce qui le peuple, entrer en contact plus direct avec les gens et les choses, leur permettre d'impressionner l'esprit pour provoquer l'ensemble de ses actions, au lieu d'une infime partie?

Nous ne possédons plus la capacité de « voir ». Mille habitudes s'interposent entre notre œil et les objets, si bien que nous perdons le contact avec le monde. Les anciens, eux, voyaient les choses. Ils ne cherchaient jamais à imiter la nature, ils la faisaient. Les Grecs de la période postclassique ont voulu imiter la nature. C'est pourquoi ils s'en sont éloignés. Un crâne fait selon l'esprit académique n'est de nulle part. C'est un mensonge absolu.

L'œil frais, voilà ce dont nous avons le plus besoin.

C'est lui qui pourra nous sauver à la fois de la formule et du naturalisme.

Ne faudrait-il pas inciter les jeunes, de quelque tendance esthétique qu'ils relèvent, à réagir en force, voire en rudesse, au lieu de « faire du joli » et de réduire l'art à quelques combinaisons agréables?

L'agressivité dont avaient usé Cézanne, Matisse, les cubistes et tous les aînés de la génération actuelle, le désir de ceux-ci de provoquer, pour quelque temps le refus du spectateur, afin de lui imposer une sorte de collaboration conquise, ne devraient-ils pas être retenus par les jeunes?

Dans leur œuvre, tout se fonde et se perd dans le joli.

N'est-il pas dangereux pour les jeunes de se tracer a priori un programme, ou de d'en laisser imposer un par des littérateurs de talent, mais qui n'entendent rien à l'art, que, par la suite, ils s'attachent de remplir exactement comme les candidats au prix de Rome?

Certains jeunes ont-ils le droit de se tourner désespérément vers le passé pour essayer de le faire revivre frauduleusement « néo-impressionnisme, néorédonisme, néoclassicisme, néoréalisme, néohumanisme etc., etc.?

D'autres peuvent-ils continuer à amenuiser et à exténuer les recherches présentes pour aboutir à des simplifications faciles, au delà desquelles le néant les guette?

N'y aurait-il pas avantage pour eux à abandonner tout modernisme désuet pour reprendre, un à un, les problèmes proposés par leurs aînés, pour les examiner sous tous leurs aspects, en conserver ce qui leur convient, refuser le reste, faire ainsi progresser l'art par additions successives?

Est-il possible de partir de zéro, comme certains jeunes le prétendent? Le plus doué d'entre eux ne pourrait, à lui seul, conduire l'art de sa naissance à son épanouissement.

Ne serait-il pas plus normal pour eux de partir du cubisme, non pas pour en tirer les conséquences, c'est-à-dire des profits faciles et gratuits, mais pour s'en servir de tremplin pour le saut dans l'inconnu?

Les aînés ont poussé beaucoup plus loin que le cubisme primitif. Les jeunes devraient reculer un peu pour mieux prendre leur élan.

Si ce recul apporte un certain retard dans l'accomplissement de l'œuvre d'un artiste, cela n'a aucune importance. Rien ne presse un véritable créateur. L'essentiel est de faire vraiment une œuvre. On est trop pressé pour exhiber un chef-d'œuvre.

Les jeunes font de l'art unilatéral et extérieur; ils produisent de l'art onirique, ou introspectif, ou plastique, ou poétique, ou conscient, ou subconscient ou réaliste, ou naturaliste, ou abstrait, etc.

N'est-ce pas une grave erreur de leur part de négliger l'universalité de l'art pour le diviser en alvéoles, dans lesquelles chacun d'eux dépose parcimonieusement son effort ?

Les acquisitions de l'art vivant ne sont-elles pas aujourd'hui menacées beaucoup plus par les jeunes peintres qui, sous un faux masque moderniste, affublés d'un vocabulaire grec et d'une phraséologie psychologique surannée, réinstallent subrepticement dans le cœur de l'art l'académisme le plus hypocrite que par ses détracteurs professionnels ?

A une époque aussi dramatique que la nôtre, ces travestis ne trompent que les ignorants et certains snobs. Les autres savent que, sous prétexte de tirer sur le bourgeois, ils sollicitent à genoux ses faveurs.

Cette confusion, ne risque-t-elle pas de créer des malentendus, en particulier dans les Etats-Unis ou en Angleterre, pays en passe d'adapter les recherches de l'art d'aujourd'hui ? Récemment, un amateur d'art anglais ne décrochait-il pas ses Cézannes, comme trop laids et pas suffisamment dans l'esprit nouveau, pour les remplacer par des œuvres d'artistes de qualité médiocre, mais prétendus très modernes. Au lieu de secouer les gens cultivés de ces deux pays, ils les filoutent en leur offrant une marchandise frelatée qui flatte leur goût pour l'académisme en même temps qu'elle satisfait leur ambition de se croire ou plutôt de se dire à la page.

Qu'en font-ils, de la dignité de l'art?